

façon notable. De fait Louise soupçonnait une rivale et, ma foi, les agissements de l'amoureux pouvaient donner à réfléchir. Moi-même, je veux dire tout le monde, s'étonnait des départs et des absences non justifiés et non expliqués du jeune Lafèche, durant les réunions et les parties de plaisir données dans le cours de l'été.

Souvent il arrivait que vers le milieu de l'après-midi Lafèche, sous le prétexte le plus futile, s'esquivait, et on ne le revoyait que le soir tard ou même pas du tout.

Louise dans les commencements croyait à des devoirs professionnels, mais plus tard, par hasard, elle le vit une couple de fois se dirigeant vers une partie du village tout à fait opposée à celle où se trouve le bureau du télégraphe, vers lequel il avait laissé entendre, sans toutefois rien préciser, qu'il devait aller.

Dès lors les soupçons naquirent, et quoique intelligente, Louise n'en est pas moins femme, son imagination l'aidant elle acquit la certitude, en se rappelant et en amplifiant les réticences, si tu veux bien me permettre d'employer ce terme qui peut paraître paradoxal, en amplifiant, dis-je, les réticences qui avaient accompagné les réponses du jeune ingénieur lorsqu'elle l'avait un peu pressé de questions sur l'étendue de ses devoirs professionnels—que le cœur du jeune homme était large et que si un côté battait pour elle-même l'autre devait palpiter pour une autre—ce qui, indiquait chez Louise, des connaissances plutôt physiologiques que psychologiques du cœur humain. Je t'épargnerai la description des conséquences d'un cas de jalousie rentrée—mauvais sommeil, digestion indifférente—humeur maussade—enfin toutes ces choses qui accompagnent les amours contrariés d'une personne sensitive—choses qui prouvent bien, hélas ! l'intime relation qu'il y a chez nous entre le matériel et l'immatériel—mais je m'aperçois que tu n'es pas philosophe comme je le suis, surtout depuis quelque temps, et tu veux voir la fin de mon histoire.

Louise enfin se décida d'éclaircir le mystère et trop orgueilleuse pour demander à Honoré des explications qu'il lui aurait probablement données, elle prit, pour en finir avec ses doutes, le moyen le plus contradictoire à son orgueil, mais probablement le plus naturel chez une jeune fille qui, bercée entre son amour et son orgueil, voulant savoir et ne voulant pas montrer qu'elle veut savoir, peut imaginer. Elle prit entre tous les moyens qui lui étaient accessibles, le plus

UN MALENTENDU



Louise.—Je n'ai jamais pu, ma chère Dora, jeter les yeux sur une autre fille, depuis que je vous ai connue ?
Dora.—Vrai ? Mais alors, cet œil qui louchait, ce n'est donc pas de naissance ?

mauvais à mon sens, celui de suivre son amoureux. Un beau jour qu'Honoré était encore parti subitement, elle fut non moins subitement prise d'un désir immodéré de faire une marche au village et me pria, moi entre tous ceux qui étaient présents, de l'accompagner dans sa promenade—tant il est vrai, mon cher ami, qu'il y a peu de sauvages au monde qui soient plus cruels que l'est une amoureuse.

Résigné à tout et peut-être aussi curieux de voir comment elle entendait poursuivre son enquête, je partis avec elle.

Te dire qu'une promenade de ce genre est charmante, ce serait trop habiller la peu chaste vérité ; d'abord, si je parlais, Louise n'écoutait pas du tout et si elle donnait signe de connaissance, le sujet sur lequel elle répondait avait déjà été vidé par moi seul depuis dix minutes, puis, obligée qu'elle était de deviner quelle direction Honoré avait prise, elle regardait partout à la fois, excepté à ses pieds, et j'étais obligé de veiller constamment aux endroits dangereux du trottoir, ce qui, du reste, est déjà quelque chose à considérer à la campagne, quand on n'a que soi à avoir soin.

Plusieurs fois je sentis qu'elle se décourageait et songeait, humiliée peut-être dans son for intérieur, à retourner à la maison. Plusieurs fois elle fut sur le point de me confier ses doutes et ses troubles, mais toujours je voyais son orgueil et la confiance en son amour l'emporter sur son esprit troublé et inquiet. Finalement, après avoir parcouru le peu de rues et les quelques ruelles qui composent le village, nous retournions bien tristement à la maison, lorsqu'en longeant une haute haie vive, qui ne laissait voir le jardin en arrière, qu'à certains endroits difficiles à trouver du premier coup d'œil, nous entendîmes un grand éclat de rire qui me fit tressaillir, mais qui fit pâlir Louise—il n'y avait pas à douter, Honoré était là.

Par un mouvement, certainement non calculé mais très à propos, Louise se mit à cueillir des fleurs.

La conversation par derrière la haie semblait animée, mais on n'entendait qu'un seul des interlocuteurs—Honoré a le verbe naturellement haut et les répliques de sa compagne ou de son compagnon devaient être très spirituelles, car il était d'une gaieté folle—puis il devint sérieux et on l'entendit, les voix se rapprochant de nous, dire à sa compagne : " Voyons, Marguerite, il ne faut pas me refuser ainsi—vous savez bien pourtant que je vous aime."

A ce moment, je me tournai du côté de Louise, penchée pour cueillir une marguerite. Au moment où sa main se trouvait auprès de la fleur, les paroles d'Honoré lui étaient arrivées—sa main s'était fermée convulsivement, puis ouverte—la fleur tomba écrasée n'ayant plus forme de fleur ; mais en même temps, je m'aperçus que Louise, au lieu de se relever, fixa ses regards sur un point de la haie, puis attendit quelques secondes. En arrière on entendait le gravier de l'allée grincer sous les pieds des promeneurs qui devaient alors passer vis-à-vis de nous. Aussitôt, comme mue par un ressort, Louise se releva, partit d'un léger éclat de rire et me présenta une fleur de son air le plus agréable, absolument comme si j'eusse été Honoré. A dire de ce que je fus mystifié, ne serait pas exact.

Je ne pus dire un mot durant tout le trajet jusqu'à la maison, ce qui, d'ailleurs, n'était pas nécessaire, car Louise ne cessait de parler et de rire.

Arrivé à la maison, je me hâtai de quitter ma

compagne et revint du côté de cette haie enchantée. Je rencontrai Honoré qui s'en revenait tout joyeux de sa visite. Vouloir avoir le cœur net de cette affaire, je lui expliquai carrément la situation. A son tour il partit d'un éclat de rire et me raconta que la personne qu'il visitait ainsi, était une ancienne servante de sa famille, qui, quoiqu'encore très drôle dans sa conversation, divaguait quelque peu et, justement au moment où nous passions, il voulait lui faire accepter un petit présent qu'elle refusait, parcequ'elle prétendait que lui, en amour avec une autre, ne devait plus l'aimer.

Je compris tout alors. Louise, en se relevant, s'était arrêtée pour regarder à travers l'une des interstices laissée dans le feuillage de la haie et, au passage d'Honoré, avait vu celle qui l'accompagnait.

Le lendemain soir la main de Louise comptait une bague de plus.

Maintenant je vais te faire voir l'action de la morale et la morale de l'action.

Honoré visitait une servante de l'ancien régime qui, autrefois, s'était dévouée pour sa famille, mais il cachait ses visites un peu par respect humain et un peu aussi, parceque proclamer son action eût sembler vouloir poser aux yeux des bonnes mères de famille, et la morale qui est ordinairement du côté de celui qui a le dessus, a été qu'il a pour récompense de son action certainement la plus aimable, la plus jolie, la plus parfaite, la plus...

Oui, oui, reprit l'autre, ton histoire quoiqu'un peu longue n'est pas mal, mais à propos, quel est cet imbécile d'avocat qui s'est emballé comme celui dont tu viens de me parler ?

Imbécile est un peu raide, mon ami, cet avocat, c'est moi.

POLYDORÉ.

DANS LE GRAND MONDE

Monsieur Gaudin.—Je ne fréquente que la haute société.

Madame Gaudin.—Vraiment !

Monsieur Gaudin.—Oui, je suis employé à une agence de collection.

NOS CHÉRIS



Tommy.—Mon chien peut manger le tien.

Freddie.—Je te dis que non... Je n'en ai pas.

Tommy.—Eh bien, mon papa il peut donner la volée au tien.

Freddie.—Ça, ce n'est pas vrai... Je n'en ai pas.

Tommy.—Toujours que maman peut rosser la tienne.

Freddie.—Es-tu fou ?... Je n'en ai pas.

Tommy.—Qu'est-ce que tu as, donc ?

Freddie.—Je n'ai rien, rien, rien.

Tommy.—C'est moi qui vais te l'ôter vite, si tu traverses seulement la rue.